

Les  
de *Femmes*  
Maisonneuve

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Gougeon, Richard, 1947-  
Les femmes de Maisonneuve  
Sommaire: v. 1. Jeanne Mance.  
ISBN 978-2-89585-112-7 (v. 1)  
I. Mance, Jeanne, 1606-1673 - Romans, nouvelles, etc.  
I. Titre. II. Titre: Jeanne Mance.  
PS8613.O85F45 2012 C843'.6 C2011-942891-1  
PS9613.O85F45 2012

© 2012 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada  
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada  
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

*Édition :*

LES ÉDITEURS RÉUNIS  
[www.lesediteursreunis.com](http://www.lesediteursreunis.com)

*Distribution au Canada :*

PROLOGUE  
[www.prologue.ca](http://www.prologue.ca)

*Distribution en Europe :*

DNM  
[www.librairieduquebec.fr](http://www.librairieduquebec.fr)



*Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.*

Visitez le site Internet de l'auteur : [www.richardgougeon.com](http://www.richardgougeon.com)

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2012  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada  
Bibliothèque nationale de France

Richard Gougeon

Les  
de *Femmes*  
Maisonneuve

★  
*Jeanne Mance*

*Roman historique*



LES ÉDITEURS RÉUNIS



*En hommage à mes bien chers parents,  
Armande et Daniel, enfants de la lointaine Ville-Marie,  
tous les deux disparus au cours de la rédaction de cet ouvrage.*



## Jeanne de Langres

Semblable à une tête couronnée, Langres se dressait fièrement sur un promontoire, ceinturée d'une muraille au chemin de ronde qui serpentait entre les 40 tours de la ville fortifiée, navire de pierre fendant les flots au péril de son équipage et de ses passagers. Louis XIII et son cardinal ministre de Richelieu avaient engagé la France dans la guerre contre l'Espagne. En cette année 1637, les incursions pernicieuses des Croates et des Suédois affamaient les habitants et les maintenaient pratiquement en état de siège. Et, pour ajouter au malheur, un voile funèbre recouvrait le clocher des églises et des monastères, les maisons et les ruelles. Langres était dévorée par la pire des calamités : la peste noire. En peu de temps, 82 personnes étaient mortes rue du Petit-Cloître. Les habitations infectées et interdites se comptaient par centaines près des blocs entassés provenant des ruines gallo-romaines. Un bataillon de médecins, d'infirmiers et de bénévoles s'acharnait contre le mal.

C'était l'heure des complies. La Saint-Pierre et la Saint-Étienne annonçaient en même temps la fin de la journée. Habitée d'entendre la voix des cloches qui rythmaient la vie des Langrois, Jeanne revenait d'un pas lourd de l'hôpital de la Miséricorde, épuisée par sa longue journée auprès des malades. Parvenue à la porte des Moulins, elle s'adossa au mur ; elle reprit son souffle avant de gravir les marches de l'escalier qui menait à la galerie des remparts. À travers les meurtrières, ses yeux se promenèrent sur le faubourg de Brevoines ensommeillé. Un peu plus loin, des maisonnettes – cabanes faites de planches et recouvertes de chaume – en flammes s'exhalaient en volutes au crépuscule. « Des pestiférés morts durant la journée brûlent », pensa-t-elle. Les effluves fétides l'agacèrent. Accablée, elle leva les yeux vers le ciel et demanda la force de continuer son œuvre. Après un bref moment de recueillement, elle redescendit les marches. Elle entendit l'aboïement des chiens, puis réalisa la présence des infirmiers-fossoyeurs. Au pied de la muraille, des « saccards » – vêtus de treillis cirés et la tête engoncée dans une cagoule –, aidés de leurs acolytes, ramassaient des cadavres et les jetaient dans un tombereau avant de purifier la place et de repartir. La soignante lança un regard horrifié sur la scène et

se dirigea vers sa maison, persuadée qu'elle ne pouvait plus rien faire pour soulager ces miséreux.

Le pas amorti de Jeanne traîna sur les dalles de la rue jusqu'à l'hôtel Dubreuil. Un homme drôlement accoutré d'une longue tunique de cuir sortit de l'établissement.

— Bonsoir, mademoiselle Mance ! fit une voix étouffée.

— Bonsoir, monsieur.

— Éloignez-vous ! ordonna-t-il, écartant son interlocutrice d'un geste de sa main gantée de cuir.

La passante reconnut la voix nasillarde de l'homme affublé d'un nez enfermé dans un cornet d'herbes odoriférantes, la tête cachée par une espèce de capuchon percé au niveau des yeux. Un «contagié» dans la cinquantaine au visage émacié, à la barbe longue et aux cheveux épars apparut dans l'embrasure des lourdes portes de l'hôtel. Entre de grands arrachements, le malade à la respiration sifflante vomissait un liquide visqueux dans un vase d'argenterie. Il entreprit de descendre les marches de l'escalier en s'appuyant d'une main sur la rampe de fer ouvragé. Jeanne recula pour céder le passage. Elle comprit que l'homme quittait son domicile pour une loge de pestiférés. On fit monter le bourgeois dans un carrosse. Flambeau de cire à la main, un sous-officier de police accourut avec une escouade de saccards, d'aéreurs et de parfumeurs pour désinfecter les lieux.

Peu à peu, le quartier se vidait de ses notables, marchands honorables de la petite noblesse et gens de robe comme son frère Pierre, devenu procureur en remplacement de leur père. Le pas lent, Jeanne approchait de sa demeure. Elle ressentit du soulagement quand elle croisa la majestueuse cathédrale romane Saint-Mammès devant son église paroissiale Saint-Pierre-et-Saint-Paul dans laquelle elle aimait se réfugier pour la prière et les offices. Puis elle progressa jusqu'à la demeure de sa famille qu'elle occupait maintenant seule. Au tournant de la rue, elle aperçut une masse inerte qui entravait le seuil de sa porte. Elle voulut s'avancer vers le gisant, mais les persiennes de la maison voisine s'ouvrirent avec fracas. Une vieille femme à la voix aigrette s'écria en gesticulant :

— Mademoiselle Mance, n'approchez surtout pas ! Faites venir les saccards, ils vont s'en occuper...



— Ce jeune homme a besoin de moi, riposta Jeanne. Il a échoué sur le seuil de ma demeure. C'est le ciel qui me l'envoie pour que je puisse m'en occuper.

— Tant pis ! Vous subirez le châtement de Dieu ! Cet adolescent va infester votre maison. On va la barricader et vous serez obligée de l'abandonner. Jamais vos parents n'auraient toléré pareille infamie...

— Je soigne les malades toute la journée et je n'ai pas l'intention qu'on me dise quoi faire, madame Mugnier, rétorqua Jeanne avec tout le calme et l'aplomb qu'on lui connaissait.

— Parbleu ! Les gens vont colporter des cancans ! renchérit la voisine.

— Certainement, madame, s'il n'en tient qu'à vous !

Madame Mugnier rabattit ses volets en les faisant claquer. L'adolescent supplia :

— La charité, mademoiselle Mance. S'il vous plaît, la charité, murmura-t-il, détournant son regard bleuté.

— Je vois que tu connais mon nom. Je m'occuperai de toi, ne crains rien. Peux-tu te déplacer afin que je puisse ouvrir la porte ?

Les yeux du jeune homme s'allumèrent d'une lueur d'espoir, mais il s'empessa de cacher son visage derrière ses mains. La soignante réalisa que la maladie avait déjà fait des ravages. Péniblement, le malade se déplaça et se leva pour permettre à l'hospitalière d'ouvrir sa porte. Ils entrèrent et elle alluma la chandelle du bougeoir.

— Comment te nommes-tu ? s'enquit Jeanne.

— Arnaud, mademoiselle.

— Étends-toi sur le lit de la chambre, dit-elle. Je vais te soigner.

Jeanne avait oublié sa fatigue. Elle savait qu'il ne servait à rien de s'informer auprès du jeune homme des raisons qui l'avaient conduit jusqu'à elle. Du moins, pas pour le moment. À présent, il importait qu'elle fasse l'impossible pour le délivrer de son mal. Cependant, elle savait que la mort survenait dans la plupart des cas et que le corps de ceux qui survivaient était marqué pour la vie.

Arnaud roula sur le flanc et remonta sur lui la couverture légère. La soignante se rendit au bahut et emplit son petit brûleur de feuilles de

sauge ; bientôt, l'arôme de la plante médicinale se propagerait dans la maison. Ensuite, elle imprégna son mouchoir de vinaigre et s'approcha du malade.

— Il faudra te découvrir si tu veux que je te soigne, mon enfant, murmura-t-elle.

— Je ne suis plus un mioche, mademoiselle Mance. J'ai dix-sept ans révolus et j'ai fait mes premières armes dans la prestigieuse compagnie de l'Arquebuse, conclut Arnaud en se découvrant la figure.

— Ne craignez rien, dit Jeanne, évitant à présent le tutoiement. Je ne vous administrerai pas de vomitifs ou de purgatifs.

— Vous utilisez des ventouses et incisez les bubons, comme les chirurgiens de l'hôpital, je suppose.

— Rassurez-vous. Je vais appliquer des compresses. La méthode est simple, peu douloureuse et souvent assez efficace. Cependant, je ne peux rien vous promettre.

Arnaud enleva pudiquement sa chemise. Jeanne s'inclina vers le corps du jeune homme qui détourna le regard vers la fenêtre. Elle fut agacée par l'amulette de cristal qu'il portait au cou et qui devait contenir entre ses deux lames une poudre faite de chair de vipère, d'araignée et de crapaud. Nombre de Langrois croyaient encore aux vertus médicinales de ces objets de superstition. Mais dans l'horreur qui sévissait, tous les moyens étaient bons pour faire reculer la maladie. L'infirmière retourna au bahut où elle prépara des linges qu'elle imbiba d'une préparation médicamenteuse. Elle revint ensuite vers le malade.

L'inflammation des ganglions au cou, aux aisselles et à l'aîne n'était pas à un stade avancé ; les bubons n'avaient pas atteint la grosseur d'un œuf de pigeon. Et Jeanne avait confiance en ses pratiques qu'elle essayait en vain de transmettre au personnel soignant de l'hôpital.

— Selon un de mes camarades, la peste provient d'une puce logée dans le poil des rats qui débarquent des navires en provenance de contrées lointaines, rapporta l'adolescent. À Brevoines, les parcheminiers ne sont pas mieux que nous. Ah ! Si j'étais tanneur ou corroyeur près de la porte Sous-Murs où croupissent les eaux malodorantes des tanneries, j'aurais eu moins de chances d'être infecté !

— Quel métier exercez-vous, Arnaud ? demanda Jeanne pour faire diversion.

— Je suis apprenti coutelier, mademoiselle. Je travaille chez maître Souillard, place Saint-Ferjeux. Dans quelque temps, je deviendrai compagnon. Mais à cause de cette maudite maladie infectieuse, je ne sais pas si je pourrai envisager un retour à l'ouvrage. Dans ma famille, je suis le seul survivant. Je ne vous cacherai pas que la défense de mon pays en tant que milicien m'interpelle. Mais il n'y a pas beaucoup d'opérations militaires ici depuis que la peste est à Langres.

— Des membres de ma famille ont aussi été victimes de l'horrible fléau. Ceux qui restent sont dispersés. À part moi, il n'y a que mon frère Pierre à Langres ; ma sœur aînée Marguerite s'est réfugiée à Paris, précisa-t-elle. Tournez-vous de l'autre côté, s'il vous plaît.

Avec difficulté, le jeune homme obtempéra. Puis Jeanne posa la question qui la tourmentait depuis son arrivée :

— Pourquoi êtes-vous venu jusque chez moi pour vous faire soigner plutôt que de vous rendre à l'hôpital de la Miséricorde ?

Le malade eut un moment d'hésitation avant de répondre d'une voix rauque :

— Je vous ai souvent observée pendant mes heures de garde à la tour des Moulins.

Jeanne accusa la remarque sans broncher. Mais elle fut prise d'un léger frémissement en regardant les yeux charmeurs qui la reluquaient.

— Il y a beaucoup de pauvres à Langres, expliqua-t-elle. Les membres de la confrérie de la Charité et les œuvres de notre évêque contribuent à les soulager. Mais il ne faut pas oublier les manants qui frappent aux portes de la ville ; je leur apporte un peu de pain pour nourrir leur ventre creux. Sans vouloir vous offusquer, ce qui est malheureux, c'est que l'entrée de la ville leur est interdite. Des chasse-coquins repoussent ces étrangers à coups de palette en les menaçant avec le fouet et l'arquebuse, dénonça la soignante.

— Ce n'est pas ma faute, mademoiselle Mance ; ce sont les ordres.

— Je comprends... dit Jeanne qui baissa les yeux.

Puis elle réprima un bâillement.

— Maintenant, vous allez essayer de dormir, conseilla-t-elle au malade.

Elle ouvrit la fenêtre et les volets pour faire pénétrer un peu d'air sain avant de moucher la chandelle. Elle laissa entrouverte la porte de la chambre et alla se préparer pour la nuit.

Effondrée de fatigue, Jeanne adressa ses prières quotidiennes au petit Jésus en bois revêtu d'une robe de satin qui ornait le mur au-dessus de son lit. Elle le supplia d'empêcher la guerre et de l'aider dans sa lutte contre le mal qui avait envahi insidieusement la ville.



Jeanne avait sombré dans un sommeil profond lorsque la porte de la maison fut ébranlée par des poings insistants. Elle se réveilla brusquement et s'empressa vers l'entrée. Flanqué de sa meute de saccards et de leurs acolytes, flambeau à la main, le sous-officier de police qu'elle avait croisé devant l'hôtel Dubreuil l'apostropha :

— Mademoiselle, sortez immédiatement avec votre protégé. Pour la survie des gens du voisinage, veuillez quitter les lieux. Nous allons procéder à l'isolement...

— Le malade doit se reposer, coupa-t-elle. Je suis infirmière, après tout...

Deux saccards et leurs aides ajustèrent leur cagoule et pénétrèrent impunément dans la maison maintenant condamnée. Ils s'engouffrèrent dans la chambre et s'emparèrent du contagieux par les bras et les pieds pendant qu'on brûlait au contact de la flamme les exhalaisons empestées. Jeanne était au plus mal. Elle sortit.

— Lâchez-moi, abrutis ! Lâchez-moi, que je vous dis ! protestait Arnaud en se débattant alors que les subordonnés s'apprêtaient à le jeter dans le fond d'une charrette sous le regard consterné de Jeanne.

— Ne bougez pas, mademoiselle ! hurla le policier.

— Puisque c'est comme ça, je vous en conjure, permettez-moi de prendre quelques effets et ce qu'il faut pour soigner mon patient.

— Dépêchez-vous ! l'enjoignit son interlocuteur. Nous devons au plus tôt fermer cette maison.

Jeanne rentra dans la demeure. Quelques instants plus tard, elle ressortit avec une brassée de vêtements et le matériel nécessaire aux soins. Le

policier lui intima l'ordre de s'immobiliser. Il empoigna le flambeau qu'un saccard lui tendait ; le feu lécha les souliers de Jeanne. Puis, sans crier gare, le sous-officier promena la flamme sur la figure de l'hospitalière qui grimaça de douleur. Quand elle tourna la tête, elle vit s'éloigner le tombeau qui emportait Arnaud. Aussitôt, des acolytes armés de planches arrivèrent en trombe.

Ils refermèrent les volets et commencèrent à barricader les fenêtres sous l'œil satisfait de madame Mugnier qui regardait la charrette s'éloigner. Jeanne se mit à suivre la voiture ; le cheval martelait son pas lugubre sur le pavé. Elle savait qu'il ne servait à rien de protester, de clamer le respect du malade ou de la propriété. Du reste, elle ne s'était pas retournée, ne songeant qu'à enduire un peu de baume sur la souffrance de son protégé. Il était atteint dans sa dignité, privé de sa médecine, presque abandonné à lui-même. Marchant derrière la charrette, elle tentait d'apaiser l'inquiétude d'Arnaud. Elle lui susurrait des paroles de réconfort, comme une mère au chevet de son fils. Mais il n'était pas seul. La voiture traversa le parvis des églises et les places où s'entassaient des cadavres et des moribonds. On croisait des cortèges funèbres à la lueur chancelante de torches fuligineuses. Tous marchaient dans la nuit vers les fosses communes ou les maisonnettes, dernier refuge de la plupart des indigents.

Arnaud s'était mis à geindre. Chemin faisant, malgré le constant roulis de la charrette bringuebalante, il avait réussi à s'adosser aux ridelles pour atténuer le mal. On emprunta la rue du Crocq, longea le couvent des Ursulines. Ce bâtiment rappela à Jeanne le temps de ses études, les sœurs si douces et si patientes. Au dernier coup de cloche, une tourière ferma la porte du dehors et les externes entraient d'une manière respectueuse et disciplinée dans une salle garnie de bancs pour recevoir l'éducation des religieuses. La soignante était absorbée dans ses pensées lorsqu'elle réalisa soudainement qu'on approchait de la muraille. Du haut des remparts, des gardes observaient le mouvement des convois vers la porte Saint-Didier et d'autres faisaient les cent pas, arquebuse sur l'épaule. Bientôt, à travers les meurtrières, ils regarderaient, impuissants, les maisonnettes sanitaires dans le rougeoiement des flammes pendant que, au loin, le ciel s'empourprerait des villages incendiés par les ennemis aux environs de Nogent-le-Roi.

— Holà ! madame, il vous est interdit de franchir le pas de cette porte ! s'écria une sentinelle en dégainant son épée. Les parents ne peuvent suivre leurs proches.

— Il ne s'agit pas de mon fils ; je suis une soignante, rétorqua Jeanne en fixant le visage dur du garde.

Puis, profondément attristée, elle baissa le regard vers le sol. Elle aurait pu insister auprès du factionnaire, mais elle n'en avait pas eu la force. Elle songea qu'elle pourrait se reposer un peu et tenter de nouveau sa chance à la relève de la garde, avant la fermeture des portes pour la nuit. Elle résolut de revenir plus tard.

Le cheval allait s'engager sur le pont-levis. Arnaud se redressa dans la charrette. Rassemblant ses forces, il poussa un cri de détresse :

— François !

— Arnaud !

La sentinelle amorça un mouvement vers la voiture qui s'arrêta brusquement. Le soldat jeta un œil attendri sur le malade.

— C'est bon, madame, dit-il. Arnaud est un de mes camarades. Vous pouvez passer, mais prenez garde de ne pas contracter la maladie !

La charrette s'ébranla vers le faubourg de Brevoines. Elle atteignit la vallée des pestiférés, où flottaient des odeurs putrides, et contourna des loges en flammes d'où s'échappait une fumée épaisse ainsi que d'autres habitations temporaires dans lesquelles on enfournait des malades pour y passer leurs derniers jours. La respiration haletante de fatigue, Jeanne entra avec ses effets dans une maisonnette derrière des employés qui se délestèrent du corps de l'adolescent sur le sol de terre battue.

— C'est ici que je vais finir mes jours... murmura plaintivement Arnaud.

— Fais confiance à la Providence, le reprit Jeanne qui était revenue au tutoiement. Pour le moment, je vais faire brûler de la sauge, ce qui te soulagera un peu.

L'état du malade s'était détérioré ; le mal avait progressé et le transport en charrette avait affaibli Arnaud. Par la lueur de la seule fenêtre étroite de la mesure, son visage éclairé traduisait les douleurs insupportables de son corps alangui. Ses yeux bleutés avaient perdu leur éclat. Un persistant mal

de tête se mit à lui faire couler des larmes. Des taches rougeâtres avaient fait leur apparition et semblaient s'élargir sur ses flancs. Les ganglions du cou et des aisselles avaient légèrement gonflé. Il fallait empêcher qu'ils deviennent durs et ligneux, qu'ils commencent à suppurer et à déverser leur purée noirâtre mêlée de sang. À présent, Arnaud remuait sur le sol poussiéreux, habité par un délire qui lui arrachait des bribes décousues de sa bouche pâteuse, pendant que Jeanne appliquait des compresses sur les enflures. Puis l'adolescent eut soif, terriblement soif.

— De l'eau, de l'eau ! réclama-t-il d'un ton saccadé, tournant la tête vers la soignante.

— Je cours t'en chercher, dit-elle.

Jeanne s'empara du seau vide, qui reposait dans un coin à côté de l'écuelle en étain, et se précipita dehors. L'air égaré, elle releva ses jupes et se mit à la recherche d'un puits parmi les ruines fumantes des loges incendiées et les maisonnettes épargnées où des femmes hurlaient à la mort. Comme elle n'en trouvait pas, elle se dirigea vers le mont des Sources dans un bruissement d'herbes rêches tout près d'un bouquet d'héliotropes qui souriaient au soleil. Elle se délecta de l'arôme qui contrastait avec les puanteurs émanant des loges. Un miroitement discret l'attira vers de minces filets d'eau qui coulaient paresseusement et se réunissaient en un courant qui dévalait gaillardement sur les roches. « Grand Dieu ! » se dit-elle, reconnaissante. Elle remplit son récipient aux trois quarts et revint sur ses pas.

La soignante passa l'écuelle au-dessus des émanations de sauge qui embaumaient la seule pièce de la cabane. Elle plongea ensuite le récipient dans le seau d'eau fraîche et s'approcha du malade encore fiévreux et maintenant agité de tressautements. Ce dernier se réveilla, sa main tremblante lacérant avec fébrilité le sol de ses doigts crochus. Jeanne posa l'écuelle et Arnaud s'abreuva, à la manière d'un chien. Puis il roula sur le côté et se recroquevilla. Après avoir hoqueté quelques pleurs, il s'endormit d'épuisement. Jeanne veilla à ce que la sauge continue de répandre ses arômes médicinaux ; elle s'assit pesamment et s'adossa au mur de la maisonnette. Elle eut un moment d'apaisement et ferma ses paupières plombées de sommeil. Dans le village de cabanes, le calme régnait. Mais Jeanne savait que cette quiétude sournoise était passagère. D'autres cris de frayeur et de souffrance déchireraient le lourd silence qui empesait la nuit.